

*La nuit, où en est-elle ?
À lutter avec l'aube, mêlée confuse.
Shakespeare, Macbeth*

À l'ami danois.

ACTE I

1

La silhouette gigotait à croupetons, pareille à un gosse faisant rouler un jouet.

La lumière du phare, qui marquait l'entrée tribord du bassin nord, dessina un éclair sur l'eau calme et vint lécher le quai. Rasmussen se releva et, rendu à sa taille d'homme, put contempler le béton sous ses pieds ; un graffiti s'y dessinait en lettres blanches : *DO IT WELL AND DO IT NOW*. Satisfait, le Danois planta son pinceau dans son pot de peinture, puis il s'adossa au châssis de la grue ; là, sous l'immense Meccano endormi, ses yeux sillonnèrent la nuit. En face de lui, amarré, se dressait le Nürnberg.

Il cala sa respiration sur la rotation de la lumière tout en resserrant les sangles sur ses épaules : son sac à dos pesait plus de vingt kilos. Entre le treuil et l'eau s'allongeait le quai à découvert. Il faudrait le traverser durant les quelques précieuses secondes d'obscurité que lui offrirait le phare. Rasmussen prit une dernière goulée d'air.

Son élan faillit le précipiter droit dans le bassin ; il se redressa in extremis, dérapa sur la margelle, avant de s'aplatir derrière une bitte d'amarrage. Du gravier

clapota dans les remous, vingt mètres plus bas. Sur le croiseur, rien ni personne n'avait bougé. Il connaissait le nombre exact des sentinelles en faction, les horaires des tours de garde et même les surnoms que se donnaient les hommes d'équipage entre les ponts. Il avait noté tous ces détails dans un carnet ligné, de son écriture aux lettres rondes d'écolier, pendant qu'il effectuait ses repérages depuis le haut de la grue, celle-là même qu'il voulait faire sauter pour qu'elle s'effondre sur le navire de guerre.

Une échelle scellée dans le béton descendait jusqu'à l'eau. Ses doigts palpèrent les barreaux rongés par le sel tandis qu'il se coulait entre la coque et le débarcadère. Une galerie horizontale se présenta à mi-hauteur du dock et il s'y enfourna tête la première. Une fois couché dans le boyau, il put enfin sortir sa lampe de poche.

Le contact du métal avec sa paume brûlante le renvoya à ces moments d'après répétition, lorsqu'il coupait les projecteurs, ceux qui avaient sculpté la scène, sublimé les acteurs et fait briller les particules de poussière flottant dans l'air. Une fois le théâtre plongé dans l'obscurité, il fallait prendre la mesure de la nuit noire puis, guidé par le halo de sa torche, remonter les rangées de fauteuils pour gagner la sortie en même temps que le jour. Mais c'était là une autre histoire, lointaine, révolue. Pour l'heure, la petite lumière traçait son chemin incertain sous une immense araignée d'acier fichée à même le quai du bassin nord, dans le port franc de Copenhague.

Il atteignit enfin le cœur des fondations et ouvrit son sac de toile. Un effluve d'amande amère envahit ses narines, aussi précieux à son souvenir que celui des cakes aux pommes de sa mère, aussi indispensable que

la douce tignasse de sa petite sœur. C'était l'odeur de l'explosif 808, le plastic fourni par les agents du Special Operations Executive britannique, dont Rasmussen avait fait un usage immodéré au cours des deux dernières années.

Il en prit cinq pains, de deux kilos chacun, qu'il colla à la voûte, puis une paire de détonateurs crayon dont il écrasa les extrémités avec le cul de sa lampe. Dans les cylindres de cuivre, l'acide libéré grignotait déjà le fil du percuteur. Le Danois disposait d'une dizaine de minutes pour achever sa mission et se mettre à l'abri. L'explosion creuserait un cratère dans le débarcadère et ferait basculer la grue sur le *Nürnberg*. Le fracas déchirerait la nuit. Avec un peu de chance, il y aurait un incendie. Dans tous les cas, le navire serait hors d'usage pour au moins une semaine. Il n'en fallait pas davantage.

L'Allemagne nazie agonisait. La guerre n'en avait plus que pour quelques jours. Américains, Britanniques et Russes achevaient leur coup de cisaille sur l'Europe, repoussant sans cesse l'armée du Reich vers le nord. Et, tout au fond de ce cul de sac, il y avait le Danemark, officiellement toujours sous la férule de la Wehrmacht.

En réalité, c'était un indescriptible sauve-qui-peut. Les troupes d'occupation semblaient s'évaporer, se dissoudre dans la Baltique. Le moindre rafiot avait été réquisitionné pour servir à une impossible débandade vers la Norvège. Dans les rues de Copenhague, des fusillades éclataient à intervalles réguliers. Elles se réglaient pour la plupart entre Danois – résistants contre miliciens, partisans contre collaborateurs aux abois –, faute de véritable opposition

du côté allemand. L'occupant n'en était plus un. Les ultimes vert-de-gris se terraient dans leurs casernes, dans les bâtiments officiels transformés en bunkers, parfois sur leurs navires.

Les deux croiseurs de la Kriegsmarine, le Nürnberg et le Prinz Eugen, ne quittaient plus le port. La Royal Air Force avait la maîtrise des airs. Sortir en mer, c'était subir le harcèlement des chasseurs anglais. La puissance de feu des navires ennemis constituait cependant une menace pour la résistance danoise dans sa reconquête de la capitale. C'était précisément pourquoi il fallait leur balancer à chacun cent tonnes de ferraille sur la gueule.

Rasmussen se retourna tant bien que mal à l'intérieur du boyau de béton. Le temps pressait. Bientôt les détonateurs feraient sauter les explosifs. Son sac à dos contenait encore cinq pains de plastic qu'il réservait au Prinz Eugen. À l'autre bout, le blindage noir du Nürnberg semblait avoir obturé le tunnel. Il frissonna et se mit à ramper vers la sortie.

Tout là-haut, dans l'étau que formait la coque avec le quai, les étoiles avaient transpercé les nuages et la nuit. Il empoigna les barreaux et se hissa vers la margelle. Il n'avait pas gravi dix échelons qu'une ombre dégringolait dans sa direction. Rasmussen demeura suspendu entre ciel et mer. Dans son sac, outre les explosifs, sa lampe de poche et sa boussole, il y avait le Luger Parabellum, celui de la Maison sur la montagne. Pour la première fois depuis neuf mois, il lui faudrait peut-être s'en servir; il mesura aussitôt l'absurdité de cette pensée. Ce n'était plus une arme à feu qu'il portait dans son dos, plutôt une relique ou, pour tout dire, un *memento mori*.